

PRATIQUE : CAHIER SPÉCIAL PHOTOSHOP CS

Décllic Photo magazine

Octobre 2010 N°4

9 nouveaux reflex

Faut-il les attendre pour acheter ?

9 reflex, 18 compacts, 15 objectifs, toutes les nouveautés de la rentrée passées au crible

Canon EOS 60D
L'adversaire du D7000

Pentax K-r
Plus qu'une évolution

Nikon P7000
Enfin un compact expert chez Nikon

Sony alpha
Mi-reflex mi-bridge
L'arme absolue pour la vidéo

Nikon D7000
La nouvelle référence des reflex ?

au banc d'essai
Panasonic Lumix FZ100
Quelle qualité d'image pour ce bridge ultra-rapide ?

ALAIN DELORME
« Totems » de Shanghai

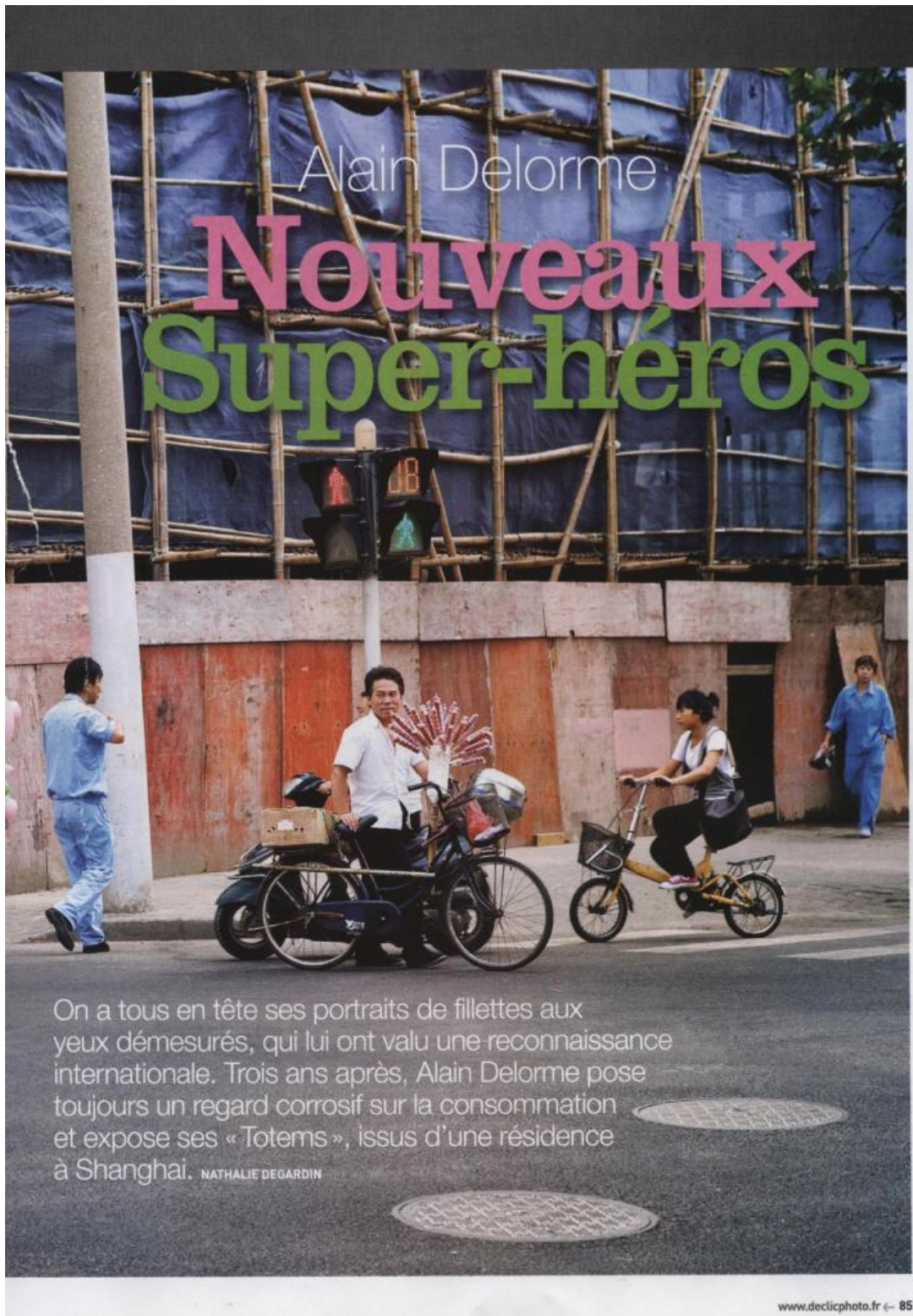
CONFIDENCES DE PRO
La photo people

France métropole 5,50 € / DOM 6,50 € / Belgique 6,5 €
L 18336 - 63 - F: 5,50 €



84 → www.decllicphoto.fr

:: Galerie Magda Danysz ^{Paris} ::



tendance



Enfouis sous leur chargement de cartons, de bouteilles, de caoutchoucs recyclés, ils parcourent une ville aux couleurs léchées, presque cliniques. Comme ces familles d'Asiatiques qui voyagent à cinq sur une Mobylette, ils avancent au-delà de l'improbable, tel un pied de nez aux lois de l'équilibre et de la gravité. Des super-héros de la vie ordinaire. Défiant sous leur chargement une société de consommation exponentielle. On les pense incroyables dans un premier temps, puis on scrute l'image, intrigante d'exagération. La « patte » d'Alain Delorme est bien reconnaissable, un bel entre-deux d'outrance et de finesse, né du mixage du réel à l'aide de Photoshop. Une certaine poésie cynique du monde actuel, entre le reportage et la photo contemporaine. Le photographe nous reçoit dans son studio en juillet, en pleine phase de postproduction. Au beau milieu d'une période de doute fébrile, de préparation des grands formats qui sont exposés ce mois de septembre.

À peine arrivés, nous sommes immédiatement confrontés aux images en cours d'élaboration. Dans ce moment intense de travail solitaire, on perçoit, derrière des pointes d'humour, un regard inquiet, qui guette notre réaction. Car nous découvrons le travail en exclusivité. Alain Delorme a conscience d'être dans une passe peu facile, celle de la deuxième série, après une première qui a connu un succès fulgurant et qui continue encore de tourner. Il nous parle avec simplicité de la pression inévitable d'un tel tournant, de l'attente qu'il suscite et qu'il ressent. Et de la naissance de cette série, fruit d'une résidence à Shanghai, une série écologique sur la surabondance, comme il le dit avec humour, sur des vélos, faite à vélo, dans une ville ultra-polluée... Il retrace avec une autodérision sympathique la naissance de ces « Totems » chinois, avec une franchise touchante, celle d'un artiste qui cherche avant tout à préserver son intégrité après un début de carrière sur les chapeaux de roue.



Vous étiez en résidence à Shanghai ?

Je suis parti quarante-quatre jours en tout, une première fois au mois d'octobre, puis en avril. Je ne suis pas parti là-bas avec une idée précise, je me suis laissé porter. Dès mon arrivée, j'ai acheté un vélo, cela m'a permis de m'échapper des sentiers balisés. J'arpentais la ville six heures par jour. Au bout de dix jours, j'ai ressenti un réel malaise, un sentiment de trop-plein, face à cette perpétuelle sollicitation de tous les sens. Cela m'a donné l'idée de travailler sur l'accumulation, notion que j'avais envie de retranscrire depuis un moment. Et l'une des illustrations incroyables là-bas, ce sont les chargements des migrants. Ils sont de toutes les tailles et présents partout dans la ville. Parfois, nous autres Occidentaux les prenons en photo, mais sans vraiment y prêter attention, juste parce que ça nous fascine qu'on puisse porter de tels chargements. C'est une imagerie exotique. J'ai fait moi aussi ce type de photos... au début ! Puis j'ai décidé de grossir le trait afin d'attirer l'attention sur

leur dimension hautement symbolique, sur ce qu'ils nous disent de notre propre société de consommation, mais aussi de la place des migrants dans la société chinoise. Tout d'un coup, ils ne faisaient plus que passer, ils étaient sous les feux des projecteurs.

C'était difficile de poursuivre votre travail après le succès des « Little Dolls » ?

J'ai eu effectivement beaucoup de chance, car ma première série a très bien fonctionné et m'a permis d'obtenir le prix Arcimboldo. Je ne m'y attendais pas, je ne l'ai pas particulièrement cherché. C'est à la fois formidable, et c'est aussi difficile de rebondir ensuite, car on veut faire aussi bien, tout en sachant que l'on est attendu au tournant. On a peur de faire un truc facile, de perdre déjà de soi. Pendant deux ou trois ans, j'ai fait des séries, sans plus, de « belles images » que je n'avais pas envie de montrer ou encore à l'état d'ébauche. C'était très très dur, je me disais : quand est-ce >>>

tendance



que je vais trouver quelque chose d'intéressant à dire [à montrer]...? Je sais que mes prochaines séries seront plus faciles à sortir, je me suis libéré de tout ce que mon premier succès pouvait avoir de bloquant.

Vos images naissent-elles essentiellement d'un travail de postproduction ?

En ce moment, je suis en phase de création, je suis en vase clos, c'est un moment peu évident. Ces images, je les vois tout le temps, et ce n'est pas simple d'en sortir. Cela fait un an que je suis dessus. Je suis parti d'une matière première de 6 000 photos prises pour recréer mes 15 images, 6 000 avec bien sûr des doublons, des photos qui ne servent à rien, mais aussi des angles, des lumières différentes à harmoniser, ce qui a rendu le travail de retouche long et compliqué, d'autant plus que je prenais souvent des photos en vélo, et que mes sujets étaient eux-mêmes la plupart du temps en mouvement.

Lors de mon premier séjour, le mode opératoire était simple, je trouvais un décor, ensuite je me posais trois quarts d'heure, voire une heure, en attendant que les gens qui passent me créent une scène. Et quand le chargement était vraiment intéressant, je le suivais, j'allais en amont de lui, et je reprenais des photos en cherchant un autre décor. Il y a un côté reportage bien léché à ces images, elles sont très cliniques. J'ai pu photographier pratiquement tous les chargements qui existent là-bas. Le premier séjour, c'était bien, je trouvais le lieu. En revenant, je ne pouvais plus me permettre d'attendre, il fallait que j'aille au-devant pour trouver des chargements que je n'avais pas photographiés lors de mon premier séjour ou pour étoffer la base de photos que j'avais déjà. En fait, les chargements sont toujours plus ou moins les mêmes : des bouteilles d'eau, des boîtes à chaussures, du linge, des produits dans des cartons... J'ai appliqué systématiquement le même



“L'idée c'est de faire des photos qui interpellent, j'utilise des codes un peu pub, ce sont toujours des images édulcorées, marquantes.”

protocole : un migrant avec son chargement au premier plan dans une rue, un élément rappelant la construction, des passants pour qu'il y ait une interaction, même si le rendu final est assez clinique. Mes photographies sont ainsi réalisées en strates.

Ce qui est étonnant, c'est le côté vide de l'image. À Shanghai, on imagine toujours des centaines de gens. Là, le côté massif, il est dans le poids de consommation qui les écrase...

On a souvent des images de foule quand on pense à la Chine. Ce qui m'intéressait, c'était de prendre le contre-pied et de traiter le migrant dans son individualité, de nous amener à le regarder autrement et à nous intéresser à lui dans ce qu'il peut avoir d'unique justement. Mon image est volontairement assez dépouillée, afin que l'attention soit avant tout portée sur lui et son chargement et sur ce que cela peut signifier.

Après, c'est le regard que les gens vont poser sur la photo qui vont lui donner aussi son sens.

La série s'intitule « Totems », c'est évidemment en référence à ces chargements sculpturaux ?

Effectivement, mais pas seulement. Ce qui m'intéressait, c'est qu'ils rentraient en écho avec la verticalité de la ville elle-même, qui impressionne par la hauteur vertigineuse de ses tours. D'ailleurs Shanghai est en permanence en construction, il y a des zones de travaux avec des échafaudages en bambou partout. D'un jour à l'autre, la rue peut changer radicalement.

Vous travaillez pour des commandes, sur différents projets ?

L'expo des « Little Dolls » a bien tourné et continue, par exemple elles seront à la biennale de Shanghai, puis à Dieppe l'an prochain. Je pense que le fait >>>



d'avoir un prix à aidé, notamment pour les retombées presse. Et surtout, cela m'a permis de rencontrer ma galeriste (qui était dans le jury) ! Sinon, je fais également des édits pour des magazines et je travaille aussi pour des labels, comme Sony Music. Il s'agit de commandes pour lesquelles j'ai la plupart du temps la chance d'avoir carte blanche.

Vous ne faites jamais de photos sans retouche ?

Si, de temps à autre, je fais des Polaroid, j'ai d'ailleurs un site, www.polaroad.net. Comme je shoote avec un appareil numérique, la retouche est forcément présente dans la majeure partie de mon travail. L'objectif n'est pas qu'elle soit visible, au contraire : au premier abord, l'image semble réelle, mais très vite il y a quelque chose de déroutant, qui suscite une interrogation et nous conduit à percevoir l'image différemment. Mais il ne s'agit pas de tomber dans le « jeu des 7 erreurs ». L'idée, c'est de faire des photos qui interpellent, j'utilise des codes un peu

publicitaires, ce sont toujours des images édulcorées, marquantes. Après, il y a des gens qui les voient et qui se disent qu'elles sont belles, qui ne se posent pas de questions. C'est bien aussi. Les photos que je ne retouche pas, ce sont aussi mes photos de vacances, je suis comme tout le monde, je fais mes petites photos...

Les gens sont-ils aujourd'hui assez sensibilisés à la retouche d'image ?

Forcément, quand on voit écrit « Alain Delorme », on se dit qu'il y a de la retouche derrière, je suis connu pour ça... Il y a actuellement un débat qui s'ouvre, qui traduit probablement une évolution du regard, des mentalités. *In dr* : il y a eu notamment une table ronde au dernier Visa pour l'image sur la retouche d'image en photojournalisme. Cela va être intéressant à suivre.

Quel est votre parcours ?

J'ai fait l'école des Gobelins, où j'ai appris la retouche au



moment où le premier appareil numérique sortait. Je suis de cette génération qui a connu les deux. J'ai fait beaucoup de tirages noir et blanc, j'ai développé « un œil ». En fait, je considère que ce que je fais aujourd'hui sur Photoshop peut s'apparenter à ce que je faisais sur les tirages en noir et blanc. J'ai une formation de photographe en traitement de l'image. J'ai acquis un bon bagage technique aux Gobelins, puis j'ai ressenti le besoin de compléter ma formation avec plus de théorie. J'ai donc fait une maîtrise des sciences et techniques (*Inlra* : équivalent *master*) de photographie à l'université Paris VIII où j'ai travaillé sur le corps mutant. C'est là-bas que j'ai développé un goût pour l'hybridation dans mes photos.

Vous travaillez essentiellement sur Photoshop ?
Je travaille uniquement sur Photoshop ! C'est vraiment un logiciel incroyable, et pour ma part je n'utilise que 10% de ses capacités.

Quels sont les photographes que vous appréciez ?

Il y en a vraiment beaucoup, ce qui me vient en tête tout de suite : j'adore le travail de Peter Beard, qui fait des carnets de voyages, des carnets gigantesques, de véritables œuvres d'art. J'aime bien également Gilbert Garcin. Ces gens ne travaillent pas en numérique mais font quelque chose de très poétique. J'apprécie aussi beaucoup les portraits de Désirée Dotron, pour le coup en numérique.

Vous utilisez la fonction vidéo de votre Canon 5D Mark II ?

À terme, je pense que je le ferai. Il y a toujours eu un mix entre les photographes et les vidéastes. Avant, c'était les photographes graphistes, maintenant, c'est une génération de photographes vidéastes. J'avais même envisagé à un moment de réaliser une vidéo pour l'expo. À la rentrée j'espère aussi sérieusement de m'intéresser à la 3D.

matériel

➤ **Appareil :** Canon 5D Mark II.
➤ **Logiciel :** Photoshop CS5
➤ **Site Internet :**
www.alaindelorme.com

➤ **Exposition :** « Totems »
Du 4 au 25 septembre,
Galerie Madga Danysz
78, rue Arnelot
75011 Paris